

Walid Saket

Docteur en Littérature et Civilisation Françaises

Inédit

**La représentation de la forêt chez Chateaubriand :
de la traversée à la rencontre du sublime et du sacré**

Introduction

Etudier la représentation de la forêt chez Chateaubriand, c'est essayer de dégager la façon particulière que celui-ci suit pour aborder ce motif littéraire consubstantiel à son œuvre. Nous pourrions partir de cette idée : « *La Nature n'a de sens que comme l'antithèse vivante du système social. Elle n'est affectivement ou symboliquement valable qu'en état de virginité et de liberté native.* »¹

Le Scanff, auteur de cette phrase, nous met au cœur de la pensée de Chateaubriand quant à la nature, vierge et espace où l'âme du poète s'épanouit pour en épouser les mystères et en savourer les délices. Chateaubriand, grand amateur de la nature trouve dans la forêt tout ce qui satisfait son goût du Nouveau. Ainsi l'évoque-t-il comme un parcours initiatique allant de la traversée exploratrice à la révélation du sacré. La grandeur de ce spectacle naturel déchaîne la parole poétique et mène l'auteur à en traduire la beauté et le

¹ Yvon Le Scanff, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, éditions Champ Vallon, 2007, p. 66.

mystère de manière à nous en rendre une représentation exacte. Non loin de Rousseau, Chateaubriand, manifeste un sentiment de nostalgie de la nature primitive en toute sa splendeur et en toute sa pureté virginale. Dans ce même esprit l'on étudiera dans un premier temps « La traversée de la forêt » telle qu'elle est exprimée dans ses œuvres notamment dans « Voyage en Amérique ». En second lieu, nous traiterons de la forêt comme espace favorisant un retour aux sources du langage primitif et renouvelé. Dans la troisième partie de notre travail nous allons essayer de démontrer comment la forêt signifie pour Chateaubriand l'espace propice à l'évasion et à la rêverie. La dernière partie sera traitée comme le résultat de celles qui la précèdent ; l'on y verra comment la forêt devient le lieu de la découverte du Sacré. On a tenté de suivre l'itinéraire de Chateaubriand allant de la simple contemplation c'est-à-dire de la simple observation déclenchée par « la traversée des forêts mystérieuses » à la méditation réflexive où la forêt devient un parcours favorisant la quête de la vérité.

1. La traversée de la Forêt

L'idée de traversée implique une certaine contemplation, une certaine errance, voire un mouvement de déplacement dans cet espace opaque et clos de la forêt. Il implique aussi que l'espace à explorer est complexe et ambivalent, suscitant la stupéfaction du contemplateur. *« Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui, seuls, donnent une idée de la création telle qu'elle sortit des mains de Dieu ? Le jour, tombant d'en haut à travers une voile de feuillage, répand dans la profondeur du bois, une demi-lumière changeante et mobile, qui donne aux objets une grandeur fantastique. Partout, il faut franchir des arbres abattus, sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres. Je cherche en vain une issue dans ces solitudes : trompé par un jour plus vif, j'avance à travers les herbes, les orties, les mousses, les lianes, et l'épais humus composé de débris de végétaux ;*

mais je n'arrive qu'à une clairière formée par quelques pins tombés, bientôt la forêt devient plus sombre ; l'œil n'aperçoit que les troncs de chênes et de noyers qui se succèdent les uns les autres. »²

Le jour qui « tombe » « d'en haut » indique que le lieu traversé est complexe et opaque, puisque la lumière y pénètre difficilement. Et vu que la lumière vient « d'en haut », l'intérieur de la forêt paraît sombre et confus.

Des mots tels que « voile », « profondeur », « demi-lumière », expriment bien cet aspect sombre de la forêt. De surcroît, la traversée de ce lieu s'avère difficile : le narrateur semble égaré dans les feuillages et les arbres qui s'enchevêtrent inextricablement. Cela indique implicitement que ces forêts « vierges », « sauvages » dans le sens qu'elles ne sont pas fréquentées par les hommes. Cet aspect sauvage de la forêt, où tout s'entremêle rend leur pénétration ou leur exploration par le narrateur plus difficile. Chateaubriand exprime la difficulté de la traversée de la forêt de ce milieu confus dans ce passage : « *Partout, il faut franchir des arbres abattus, je cherche en vain une issue dans ces solitudes* »³

La forêt s'avère péniblement pénétrable vu son désordre et sa complexité. C'est un espace extrêmement serré sur lui-même, « touffu », comme si la forêt se défendait contre les pas de l'être humain. Ce lieu, tel qu'il se présente à travers le passage cité ci haut, est plein d'obstacles. C'est pourquoi le narrateur semble piégé et complètement perdu. La périphrase verbale « il faut franchir » traduit bien cette difficulté et cette gêne qu'éprouve le narrateur la traversant. Et plus il avance dans ce lieu impénétrable, chaotique et sombre, plus sa traversée devient dure : « bientôt la forêt redevient plus sombre ». Le manque de lumière ainsi que l'ordre compliqué des arbres et des végétations concourent pour compliquer la traversée du narrateur.

² François-René Chateaubriand (vicomte de), *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand : Voyages*, volume 6, Lefèvre, 1831, p. 59.

³ *Ibid.*, p. 66.

La même difficulté à pénétrer la forêt est décrite de la même façon dans certains passages d'*Atala* : « Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve et nous retourner dans la forêt... Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avançons avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant, nous étions près d'être engloutis dans les frontières [...] Cependant, l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois »⁴.

Ici comme dans *Le voyage en Amérique*, la difficulté de la traversée de la forêt est rendue claire par le lexique « marécageux », « avec peine », « engloutis » et la séquence « les lianes qui entravaient nos pieds comme des filets ». Le narrateur traverse péniblement la forêt qui est de la même complexité, du même mystère et de la même complication que celle que décrit le *Voyage*. L'écriture mime cette traversée difficile de la forêt.

Dans les deux livres, c'est l'aspect sauvage, impénétrable et opaque de la forêt, appréhendée comme un espace à explorer qui est mis en exergue. Ce sont aussi des forêts se présentant comme de nouveaux territoires encore inconnus.

Dans le même ouvrage, l'auteur souligne l'aspect complexe et compliqué de ces forêts « Ne pouvant sortir de ces bois, nous y avons campé. La réverbération de notre bûcher s'étend au loin : éclairé en dessous par la lueur scarlatine, le feuillage paraît ensanglanté, les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme des colonnes de granit rouge, mais les plus distants, atteints à peine de la lumière, ressemblent, dans l'enfoncement du bois, à de pâtes fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit profonde ».⁵

La négation au début de ce passage, renforcée par les expressions « à peine », « fantômes », « nuit profonde », contribuent à accentuer l'aspect

⁴ *Ibid.*, p. 60.

⁵ *Ibid.*, p. 60.

mystérieux et complexe de la forêt. Le cadre est pittoresque et typiquement romantique avec cette métaphore de « nuit profonde » qui révèle, encore une fois, l'aspect de virginité dans le sens de « primitive » de la forêt évoquée par l'auteur. La forêt paraît mystérieuse, comme un monde nouveau ambivalent qui se présente à partir de cet extrait à la fois sublime et mélancolique.

Au début, elle n'est qu'un spectacle favorisant la contemplation croisée par certaines méditations. C'est un monde inconnu, nouveau, attirant l'auteur tout en éveillant chez lui des sensations confuses et quasi étranges.

C'est le silence de ces forêts qui l'étonne, au point que leur traversée apparaît tel un voyage à travers les profondeurs inouïes.

En effet, Chateaubriand, hanté par le principe de l'unité et de la composition, découvre un monde qui « dérange » en quelque sorte sa curiosité en le ramenant à ces anciens âges, ceux de la simplicité et de la virginité naturelle.

2. La forêt, espace favorisant un retour aux sources du langage primitif et renouvelé

Tout en partageant avec les romantiques « Le Mal du Siècle », Chateaubriand est hanté par l'idée de retrouver le paradis perdu.

C'est ainsi que la forêt américaine vierge, d'un naturel « inviolable » se présente comme la terre lointaine qui n'a pas été pourrie par l'intrusion humaine. La forêt est le lieu de l'état primitif voire sauvage. Notons que ce dernier mot n'a aucunement un sens péjoratif pour Chateaubriand. Et comme le précise la critique Khama-Bassili-Tolo : « *Etymologiquement, le vocable « sauvage » est lié à la forêt. Il n'est donc pas étonnant que, pour les sauvages, le milieu naturel par excellence soit la forêt. Ce serait l'Eden ou, si l'on préfère, le lieu original des sauvages. Ce topos qui considère la forêt comme le paradis terrestre se rencontre chez tous les écrivains qui ont parlé de la vie sauvage...*

Chateaubriand, *non seulement découvre le bonheur de la forêt bretonne, mais surtout, dans la forêt sauvage américaine* ». ⁶

Cette citation révèle bien que la forêt pour Chateaubriand est l'espace de la parole naturelle où tout est pur, par opposition à tout ce qui est en rapport avec les civilisations modernes. D'ailleurs, la traversée de la forêt se prête à lire comme une quête initiatique dans la mesure où l'auteur évoque celle-ci comme un espace à parcourir pour en découvrir les mystères et les charmes. Cette quête initiatique est une voie qui mène vers la vérité. Ainsi la forêt devient l'espace du « promeneur solitaire » au sens rousseauiste. Mais Chateaubriand est un solitaire particulier. Le solitaire, au sens de Chateaubriand, débarrassé de tout ce qui est artificiel, c'est-à-dire tout ce qui est lié à la société, peut désormais comprendre le mystère de ce silence. Le solitaire n'est plus celui qui erre dans les villes modernes vides et incapables de lui fournir l'épanouissement qu'il cherche. Il est plutôt essence pure capable de dialoguer avec le « nouveau silence » qui n'est plus pour lui « vide », mais plénitude et nourriture spirituelle. La forêt comble le sentiment de manque et du vide angoissant l'auteur d'*Atala*.

Dans cet espace de virginité primitive, le silence acquiert une dimension ontologique dans l'œuvre de Chateaubriand. En effet, au tumulte de la vie en société empêchant l'être de considérer les choses et le monde dans leurs vraies natures, le silence de la forêt américaine devient l'expression d'un retour aux sources primitives où l'homme, seul, vit en parfaite harmonie avec la nature. Calme, silencieuse et confuse, la forêt américaine est l'espace qui nécessite le recours à un langage nouveau pour pouvoir exprimer sa beauté, car les mots habituels (usuels) semblent être insuffisants pour exprimer la virginité inquiétante de ces lieux. La forêt, par son aspect intrigant et mystérieux, invite Chateaubriand à chercher les mots les plus adéquats pour traduire ce silence pur et ambivalent qui pèse sur elle comme un sphinx. Certainement, la virginité de ces lieux est inhabituelle pour cet Européen,

⁶ Khama-Bassili-Tolo, *L'intertextualité chez Mérimée : l'étude des sauvages*, p. 60.

portant les traces d'une civilisation humaine où les choses ont perdu leur éclat à cause de l'habitude et de l'usure. Chateaubriand était conscient que ce Nouveau Monde a une langue secrète, cachée sous les apparences confuses. Pour cela, il a tenté de sonder les mystères de ces lieux, espaces de la vraie parole. C'est pour cela qu'il s'abandonne totalement à l'écoute du silence de la forêt. Ceci dans le but de saisir la profondeur et le sublime de ce silence dans sa vérité la plus transparente. Il veut en quelque sorte s'approprier le langage de ces lieux pour pouvoir par la suite en rendre une image conforme à leur vérité virginale. Il se laisse imprégner par les beautés de ces lieux pour mieux les appréhender. Pour cela, il a besoin d'oublier l'Européen qu'il est, c'est-à-dire l'homme civilisé. L'appréhension de ces forêts aux aspects primitifs nécessite un effort de distanciation voire un détachement de tout ce qui rappelle la civilisation moderne. Pour découvrir cette nature, il faut comprendre son langage qui lui est propre. C'est pour cela que Chateaubriand s'abandonne à l'écoute du silence de ces forêts pour en rendre une sensation fidèle : « *J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts ; on dirait que des silences succèdent à des silences. Je cherche vainement à entendre dans un tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie* »⁷.

C'est dire que Chateaubriand est face à une révélation : le désir de retrouver un monde nouveau où partout le vrai et la pureté sonnent, où l'irréel et le réel se côtoient où la forêt se dresse devant lui avec toutes ses promesses de beauté et avec toutes ses richesses. Le rêve du romantique est devenu réalité d'où son extase d'une innocence quasi enfantine. C'est comme si Chateaubriand trouve une difficulté à trouver le langage adéquat lui permettant de parler de ce merveilleux silence. Il s'y abandonne donc totalement. Seuls les hommes sauvages – ici les Indiens – qui puissent dialoguer parfaitement avec la forêt, car c'est leur monde. Chateaubriand souligne cet aspect avec une

⁷ François-René Chateaubriand (vicomte de), *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand : Voyages, op. cit.*, p.60.

certaine ironie : « *L'Européen tourne dans les bois, l'indien marche en ligne droite* »⁸.

Cela montre l'énorme écart entre le monde moderne et cette civilisation vivant primitivement mais en conformité avec son cadre naturel.

La nature entière, y compris la forêt, est pour Chateaubriand la vie primitive retrouvée. « *Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Je passe comme un oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard et n'est embrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime à mon passage [...] Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois, gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre ; égorgez-vous pour un mot, pour un maître, doutez de l'existence de Dieu [...] moi j'irai errant dans mes solitudes...* »⁹.

En soulignant le grand écart entre la vie en société qui n'est pas la vraie vie souhaitée et la promenade dans ces forêts, Chateaubriand contemple ces dernières et tente d'en rendre une peinture quasi mythique. C'est alors que ce silence caractérisant les forêts se confond avec le calme de l'âme. Chateaubriand, face à ce monde totalement nouveau, réussit à décrire les moindres détails pour en saisir l'aspect sublime. Il s'extasie face à cette pureté perdue, redécouverte enfin. Cette divinité de la nature où tout parle, même le silence.

Chateaubriand, dans son exploration de ces forêts, devient sensible à l'aspect sauvage et sublime de leur silence qui l'initie à nouveau à la parole transparente et vierge de ces mondes primitifs. Ainsi devient-il capable de communiquer avec le passé lointain, dont il rêve qui est enfin retrouvé dans ces forêts témoignant de la grandeur et du sublime caractérisant la vie primitive.

⁸ *Ibid.*, p. 56.

⁹ *Ibid.*, p. 68.

C'est ainsi que l'auteur tente de dresser devant nous le génie de la vie sauvage que mènent ces peuples d'Amérique possédant la vérité, perdue dans les marécages de la vie moderne.

Ce retour aux sources signifie un retour à une vie conforme au goût de Chateaubriand, voire la vie telle qu'elle a été créée par Dieu, sans souillure, sans artifice et sans complexité ni complication. Que l'on médite sur ces phrases évoquant et la forêt et le silence qui sont inséparables, dotés d'une résonance éternelle pour l'auteur car ils sont pleins de charme et de sublime. « *Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt, les roulements d'un tonnerre lointain se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes* ». Ainsi, « *Voix de la solitude* », silence, sublimes, sont les composantes d'un monde presque chimérique dont la douceur plonge le contemplateur dans ce passé lointain englouti au fond de l'histoire. La séquence « Ces bois aussi vieux que le monde » révèle cette extase de retrouver les traces du monde primitif.

Par ailleurs, Chateaubriand semble nous dire que « Plus on s'éloigne de la nature, plus on s'éloigne de la vérité ». Il a une foi religieuse en ces lieux attestant l'innocence et la pureté originelles. Une critique implicite se révèle à travers l'expérience de la vie primitive sublimée, à savoir la pourriture de l'homme civilisé qui, en s'éloignant de la nature et en baignant dans l'artificiel, a perdu le principe de l'unité universelle qui est au centre de la pensée religieuse.

Dans un passage d'*Atala* René illustre bien cette idée « *Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes* ». ¹⁰

Ce qui est remarquable, c'est que son écriture nourrie par la douceur de la nature est d'un lyrisme extrêmement fervent, proche de l'Écriture Sainte, où l'innocence, la vérité et le mysticisme confinent au merveilleux. Ainsi les voyages de Chateaubriand, surtout celui qu'il a accompli en Amérique, révèlent

¹⁰ *Ibid.*, p. 105.

une sensibilité très fertile et un enthousiasme ardent. Ainsi a-t-il exploré la forêt américaine qui représente pour lui le lieu de la rencontre avec le génie du silence pur des forêts. Ce silence, comme l'on a déjà vu, caractérisant la forêt américaine, est une véritable nourriture spirituelle pour Chateaubriand. Ainsi celui-ci le décrit-il poétiquement comme moyen apaisant et émerveillant son âme assoiffée d'inconnu, de mystère et du nouveau. Ici il convient de parler d'une poétique du silence. Celui-ci, loin d'être vide, devient le symbole de la majesté de la forêt américaine surtout. Sa majesté se manifeste dans la description poétique où le silence extérieur devient l'écho d'une paix intérieure pour le contemplateur ravi. Chateaubriand met en évidence cette majesté des forêts dans *René* (p. 105) : « *Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort* ».

3. La forêt, espace propice à l'évasion et à la rêverie

La forêt pour Chateaubriand est l'espace de l'éveil des sens. C'est pourquoi il s'y abandonne avec une grande plénitude et une tranquille confiance. Il se laisse bercer de la douce fraîcheur de ces lieux qui appellent l'âme à jouir de plaisirs inconnus. Dès lors, le silence constamment évoqué de ces forêts « majestueuses », envahit l'âme de l'explorateur et la plonge dans une rêverie apaisante. L'on peut songer alors aux *Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau.

La description de l'émerveillement des sens est presque identique chez les deux écrivains. L'abandon de l'âme à ces lieux accueillants lui confère une pureté presque originelle. Chateaubriand, hanté par le vide caractérisant la vie en société et se traduisant par « Un vague de passion », trouve dans la forêt ce qui le réconcilie avec le monde et donne un sens à sa vie ; ce sens dont il rêve, perdu dans le tumulte de la vie.

Ainsi, au divorce qui s'est établi entre l'écrivain et la société, se substituent une rencontre et une réconciliation permises par le contact de « ces forêts sauvages » où tout appelle à une continuelle renaissance de l'être. Dès lors s'établit un va-et-vient voire une communication, pas à l'accoutumée, entre l'âme désireuse de fuir « *ce qui est* » et les promesses de ce paradis retrouvé qu'est la forêt. Chateaubriand, étouffé par le tumulte de la vie et assoiffé de l'état de la pureté naturelle, cherche dans la nature immense un refuge permettant l'épanouissement de ses sens. La forêt lui permet ce repos propice au rafraîchissement de sa sensibilité. Il s'abandonne alors totalement aux murmures de la nature en se mettant à l'écoute du langage sublime de ce silence rappelant les ruines d'Athènes. « *J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts ; on dirait que des silences succèdent à des silences.* »¹¹

Le silence des forêts est un repos pour l'âme. Il lui est même une nourriture et moyen de purification. Le verbe « J'écoute » révèle une sensibilité fervente cherchant la communion avec ces lieux sauvages loin des villes européennes dont le bruit salit et bloque les sensations de l'artiste. L'euphorie, la symbiose et la communion sont enfin permises à ce voyageur en quête de tout ce qui régénère son âme. La nature entière lui procure un sentiment d'extase incomparable puisqu'elle éveille chez lui le sentiment du sublime. À vrai dire, le poète et la nature ne font qu'un. La vie intérieure de Chateaubriand respire cet espace extérieur qu'est la nature. Et les deux entrent en osmose comme si le poète trouvait son Eurydice perdue. Le silence est senti comme une ivresse pour l'âme de Chateaubriand.

Voici que Chateaubriand exprimer son extase résultant de l'harmonie de la forêt qui devient l'écho de son chant intérieur : « *Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure ? Un court silence se succède ; la musique aérienne commence ; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-mêmes d'autres*

¹¹ *Ibid.*, p. 60.

*murmures ; chaque feuille parle un différent langage, chaque brin d'herbe rend une note particulière ».*¹²

La forêt évoquée ainsi sur un ton lyrique devient une symphonie répandant des sons inédits « des plaintes » semblables à celles du cœur. Désormais, un système d'échos s'instaure entre l'âme du poète et les doux murmures de la forêt voire un dialogue sensoriel qui s'établit entre eux dans une totale harmonie. L'état psychologique du poète se confond avec cette symphonie naturelle.

La ferveur et la sensibilité éveillée de Chateaubriand, exprimées sur un ton jubilatoire, deviennent en elles-mêmes un hymne à cette nature où tout est mystique.

Les notes musicales de la nature bercent le poète et le plongent dans un monde où tout est symbiose et mystère. On dirait que Chateaubriand, face à la nature, ait trouvé sa véritable nature, son vrai langage. L'on sent tout son être émerveillé par les éléments naturels. Il comprend le langage muet de la nature. C'est un déchiffreur de signes. Il parvient à dégager le sublime et l'harmonie à partir du silence apparent des forêts et de ce qu'elles cachent de beautés inouïes.

Chateaubriand est dans son vrai monde, tel un prêtre. S'il se sent en repos, s'il est en pleine extase, c'est parce qu'il a cette sensibilité extraordinaire capable de nous communiquer les secrets de la nature. Le vrai bonheur est dans ces forêts, dans cette nature vierge s'ouvrant au grand désir spirituel de l'écrivain. Celui-ci contemple la nature en poète et en peintre. Il se plaît à s'enrichir de toute la splendeur et de toute la grandeur de la nature, surtout celle du Nouveau Monde : l'Amérique. Il peint l'épopée de la nature. Que l'on contemple cette phrase de Chateaubriand « *Mais la nature se joue du pinceau des hommes : lorsqu'on croit qu'elle a atteint sa plus grande beauté, elle sourit et s'embellit encore* ».¹³

¹² *Ibid.*, p. 6.

¹³ *Ibid.*, p. 135.

Cette citation précise bien le culte que voue Chateaubriand à la beauté infinie de la nature. Elle justifie son goût illimité pour elle. Il est constamment en état de fusion avec la nature : « *Je suis tombé dans cette espèce de rêverie connue de tous les voyageurs : nul souvenir distinct de moi ne me restait : je me sentais vivre comme partie du grand tout et végéter avec les arbres et les fleurs* »¹⁴

Chateaubriand, trouve toute la vraie vie, tout le repos souhaité à son âme dans cette nature innocente qui l'accueille avec ses chants éternels, le ramenant à ces âges lointains que l'homme moderne ignore. L'âme tourmentée de Chateaubriand et l'esprit hanté par le nouveau trouvent l'apaisement dans cette nature ensorcelante aux traits primitifs. Comme on l'a déjà précisé, Chateaubriand traverse la nature avec toutes ses composantes, en poète soucieux de découvrir les mystères qui y sont voilés. Sa fascination pour le monde nouveau est telle qu'il tente d'en extraire la quintessence. C'est-à-dire d'en peindre les éléments avec une extrême exactitude pour nous donner une vision transparente de ces mystères inconnus. La nature se dresse devant lui comme une œuvre monumentale, une architecture orchestrée par un Dieu tout-puissant. Cette œuvre monumentale témoignant du génie de la vie primitive dans le *Voyage en Amérique* et de la nature, lieu de la vérité perdue, constitue le meilleur remède pour un Chateaubriand effrayé par les limites et obsédé par le principe de l'unité. Il y trouve les composantes de la vie rêvée, du bonheur perdu dans la civilisation occidentale. Dès lors, s'instaure un écart entre l'Occident, ou le monde civilisé, n'inspirant qu'au sentiment du vide et le Monde Nouveau qui remplit ce vide et pallie les insuffisances de la vie dans des villes où l'âme du poète étouffe.

Ce « vague de passion » dont souffre celui-ci se trouve atténué par la rencontre avec la nature qui n'est pas envisagée en tant que décor mais en tant que Temple où se réfugie cette âme désireuse d'une vie simple. Mais cette vie simple est l'objet d'une quête rude, car le monde moderne a sali en quelque

¹⁴ *Ibid.*, p. 337.

sorte tout ce qui a trait au naturel. Cette vie simple serait l'Éden que cherche Chateaubriand avec une ferveur effrénée. Le *Voyage en Amérique* lui permet de découvrir une nature toute neuve aiguisant en lui tout ce qui est spontané et éveillant ses sensations et son âme. Chateaubriand a tenté de restituer ce nouveau monde fantastique par une écriture confinant au merveilleux proche de l'aspect innocent que l'homme moderne a perdu à cause de la civilisation.

Ainsi, l'édifice de la nature favorise une réconciliation avec soi et avec le monde, voire un moment de vérité. C'est cette admiration et cet enthousiasme religieux à peindre la beauté de la nature qui donne à l'œuvre de Chateaubriand un aspect original. « *On sent dans leur récits l'étonnement et l'admiration qu'ils éprouvent à la vue de ces mers virginales, de ces terres primitives qui se déploient devant eux, de cette nature qu'ombragent les arbres gigantesques, qui arrosent les fleurs immenses, que peuplent des animaux inconnus* ». ¹⁵

Ainsi, « Virginité », « terres primitives » se réunissent pour traduire la grande félicité du voyageur contemplateur de cette immensité féerique car illimitée. Cette immensité et cette virginité du Nouveau Monde sont les signes d'une fertilité et d'une richesse sans fin permettant à Chateaubriand d'apaiser sa soif du nouveau. La grande soif de Chateaubriand confrontée à l'immensité et à la richesse d'une nature où tout est mystérieux et mystique : c'est « Le paradis retrouvé ».

« *Ce lac à trois mille de tour environ ; il est fait en forme de cœur et il parle à l'âme : la mienne en a été émue ; il était juste de le tirer du silence* ». ¹⁶

Le silence s'impose dans l'œuvre de Chateaubriand comme une source intarissable. Il signifie le vague et la plénitude. C'est le vrai langage car très significatif : « Il vous parle sans que vous l'interrogiez ». Il entoure Chateaubriand dans cette forêt américaine et apaise son âme tout en la nourrissant d'une saveur inédite. Contrairement au monde moderne où le

¹⁵ *Ibid.*, p. 6.

¹⁶ *Ibid.*, p. 17.

silence signifie l'ennui, il est au Nouveau Monde un langage, des signes attisant la ferveur de l'auteur et aiguisant sa curiosité.

Ainsi, quiétude, curiosité, soif, bonheur et silence acquièrent-ils de nouveaux sens dans ce monde placé sous le signe de la virginité. C'est ce dont l'âme de l'écrivain a besoin pour renaître. À vrai dire, le silence des forêts n'inspire pas la froideur des sensations. Il est plutôt l'espace de l'intimité et du recueillement. Dans ces lieux, le silence est le meilleur langage : c'est un silence fécond et grandement inspirateur.

Outre la paix de l'âme qu'il permet à Chateaubriand, le silence favorise une méditation sur l'existence humaine, sur son histoire et sur la position de l'être dans le monde. Il déclenche alors une interrogation d'ordre métaphysique portant sur la vérité et sur la relation entre l'homme et le sacré.

4. La forêt comme espace favorisant la rencontre avec le Divin

« Contempler la beauté, c'est prier » ; la contemplation de la nature dont la forêt est une principale composante favorise une découverte de la grandeur divine de la création : « découvrir Dieu à partir de la beauté de sa création ». *«Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour; il regarde tour à tour l'astre des nuits de quelque chose d'Inconnu; un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter son sein comme s'il allait être admis à quelque secret de la divinité; il est seul au fond des forêts; mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature; et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur.»*¹⁷

Ainsi comme le précise le critique littéraire Yvon Le Scanff : « *Devant l'épaisseur de la profondeur des forêts le contemplateur a l'intuition du*

¹⁷ *Ibid.*, p. 178.

sublime... La forêt est comme un Temple consacré, un autel solitaire où la divinité communique dans un silence formidable. »¹⁸

Chateaubriand précise ceci en disant que « *ce repos de la nature entière n'est pas moins imposant dans les solitudes du Nouveau Monde que sur l'immensité de la mer... Tout autour de vous rentre alors dans un silence si profond, une immobilité si complète que l'âme se sent pénétrée d'une sorte de terreur religieuse.* »¹⁹

La nature devient selon Le Scanff un livre dont le contemplateur est le prêtre. Le sentiment de la nature rapproche l'homme de la pureté divine et originelle éloignée de l'aspect sordide du réel ; elle permet l'union avec le Créateur en s'invitant à aller au-delà de lui-même vers les contrées célestes.

Chateaubriand a trouvé dans les forêts le génie du Créateur qui a tout orchestré dans une harmonie incomparable au-delà des acquis de la civilisation qui ont écarté l'homme de la Sainte Voie.

De ce fait, l'exploration de ces « Temples » que sont les forêts constitue pour lui un parcours purifiant son âme et son esprit de tout ce qui a trait à la vie moderne où l'homme s'enlise dans le Mal. Ainsi comme le précise le critique littéraire Aniko Adam : « *Pour Chateaubriand, qui n'est pas théologien mais cherche partout la beauté, le génie religieux est l'équivalent du génie poétique. Le poète veut prouver l'existence de Dieu par le merveilleux spectacle de la nature.* »²⁰

La nature se présente au poète comme l'univers du Sacré qui se dérobe derrière les apparences. C'est pourquoi Chateaubriand insiste sur la nécessité de l'exactitude de l'expression des éléments naturels y compris , bien sûr ,les sublimes forêts. Ce souci de la représentation minutieuse de la nature révèle le culte religieux que voue cet auteur pour cet univers qui témoigne de la grandeur

¹⁸ Yvon Le Scanff, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, op. cit., p. 98.

¹⁹ François-René Chateaubriand (vicomte de), *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand : Voyages*, volume 6, op. cit., p. 86.

²⁰ Aniko, Ada, *La poésie du vague dans les œuvres de Chateaubriand : vers une esthétique comparée*, éditions L'Harmattan, p. 142.

de Dieu. Par conséquent, être sensible au sublime de la nature signifie que l'auteur s'approche de Dieu c'est-à-dire de la Vérité suprême qui régit le monde.

De surcroît la communion avec la nature permet à l'homme de retrouver son équilibre psychologique et psychique comme le précise Le Scanff : « *La nature sauvage devient un salutaire ressourcement de l'homme, rendu à sa naturalité, à son intégrité métaphysique* »²¹

Par conséquent, le retour à la nature devient une espèce de nourriture céleste ranimant l'âme et la positionnant dans l'univers. Et face à l'infini que symbolise la forêt notamment, Chateaubriand comble son vide spirituel et voit son mal métaphysique s'atténuer puisqu'il y trouve tout ce qui consolide sa religion.

Conclusion

A partir de cette brève étude de la représentation de la forêt chez Chateaubriand, il s'avère que celle-ci est à la fois un espace d'épanouissement de son être et un ressourcement d'ordre métaphysique. Sa démarche exploratrice de cet univers ambigu et vierge le conduit à la découverte du sublime divin. De ce fait explorer cet espace revient à quêter la voie de la Vérité qui affermit sa croyance religieuse et procure à son âme curieuse une extase et un éblouissement traduits par un langage transparent et poétique dont la beauté réside dans cette rencontre du génie du poète avec le sublime de la création.

L'évocation euphorique et poétique de la forêt contribue à lui donner un aspect quasi mythique, étant donné qu'elle est appréhendée comme un monde tout à fait nouveau s'opposant à tout ce qui est déjà vu dans la vie. La forêt n'est pas simplement un espace d'évasion, plus que ça elle constitue une nourriture spirituelle pour l'âme romantique de Chateaubriand.

²¹ Yvon Le Scanff, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, op. cit., p. 227.